

LES HERITIÈRES

De Marcelo Martinessi

Sortie nationale : 28 novembre 2018

Dans le cadre du printemps culturel FEMMES

Avec Ana Brun et Margarita Irun

Durée : 1H 38

Genre : Drame paraguayen

Ours d'Argent meilleure actrice pour Ana Brun à Berlin

« **Les Héritières** » : chute et renouveau au Paraguay

Le réalisateur Marcelo Martinessi signe un film délicat sur l'émancipation forcée d'une sexagénaire.



L'avis du « Monde » – à voir

Ce premier long-métrage d'un cinéaste paraguayen commence par les signes d'une débâcle. Dans un intérieur bourgeoisement décoré, des étrangers évaluent meubles et vaisselle sous l'œil résigné d'une sexagénaire dynamique. Dans la pièce voisine, une autre femme, à peu près du même âge, ne fait qu'entendre les échos de la transaction. Chiquita (Margarita Irun) préside à la vente, mais c'est de l'héritage de Chela (Ana Brun) qu'il s'agit, et cette dernière en souffre au point de ne plus quitter la chambre. Doucement (le film est placé sous le signe d'une lenteur délibérée, presque toujours justifiée), on comprend qu'elles sont amantes, qu'elles ont vécu des années sur la rente de Chela, qui se veut artiste peintre, et qu'elles sont aujourd'hui prises à la gorge. Ce qu'il advient de ce vieux couple est à la fois inévitable et imprévisible. Marcelo Martinessi met en scène la défaite de cet amour avec délicatesse et finesse, dévoilant progressivement les lignes de force d'une histoire qui acquiert de nouvelles nuances à chaque chapitre.

L'essentiel du film est ailleurs, dans la marche forcée vers l'autonomie que doit entreprendre Chela

Une fois établie la ruine financière de Chela et Chiquita, on apprend que la seconde, en délicatesse avec sa banque, va bientôt être incarcérée. Cette sanction dickensienne – première occasion pour le réalisateur-scénariste de faire entrer en jeu la réalité de son pays – mène la condamnée dans une prison pour femmes qui aurait été familière à l'auteur de *La Petite Dorrit*, avec sa société hétérogène, ses figures plus grandes que nature.

L'essentiel du film est ailleurs, dans la marche forcée vers l'autonomie que doit entreprendre Chela.

Contrainte de sortir de son lit, la dépressive se fait bientôt chauffeur privé, grâce à la Mercedes vintage qu'elle n'a pas encore vendue. Elle conduit une voisine riche et méchante à ses parties de cartes et supporte bravement la condescendance apitoyée des femmes qu'elle trimbale dans les rues d'Asuncion. Bientôt Chela se lie d'amitié, voire plus, avec Anji, qui gravite à la périphérie de cette caste privilégiée. C'est dans la mise en scène de cette ébauche d'histoire d'amour que le metteur en scène perd un peu de son assurance.

Le reste du temps, Marcelo Martinessi conduit son récit avec une grande délicatesse, jouant du contraste entre la brutalité des rapports sociaux et la douce médiocrité de la vie domestique de Chela. Qu'il décrive les relations entre la femme esseulée et sa domestique ou qu'il esquisse l'architecture d'un système judiciaire inefficace et corrompu, le jeune cinéaste ramène toujours ses considérations à l'échelle des individus qu'il

filme en plans serrés, souvent enserrés dans un espace oppressant.

En février, à la Berlinale, Ana Brun, qui joue Chela, a obtenu le prix d'interprétation. La maîtrise presque invisible dont elle fait preuve, les transformations à peine perceptibles qui construisent l'évolution de son personnage font croire à une comédienne expérimentée, qui brillerait depuis longtemps sur quelque scène théâtrale paraguayenne ignorée du reste du monde. Il n'en est rien, Ana Brun n'a joué qu'un peu sur les planches, il y a des années, elle est avocate et a souffert de ses liens avec l'opposition sous la dictature de Stroessner. La connaissance de ce parcours hors du commun ajoute encore à cette joyeuse surprise.

Le réalisateur du long-métrage « Les Héritières » déplore qu'il soit si difficile de tourner des films dans son pays, faute de financement.

L'industrie du cinéma au Paraguay a toujours manqué de moyens et d'équipement. Elle a aussi souffert durant les trente-cinq ans de la dictature d'Alfredo Stroessner (1954-1989). A quel contexte se voit confronté aujourd'hui un réalisateur qui veut tourner un film ?

Au Paraguay, il n'est pas seulement difficile de réaliser des films. Les difficultés s'étendent à tout ce qui a trait à la culture. Parce que nous n'avons pas une histoire importante concernant la littérature, la peinture, le cinéma... des domaines auxquels nous n'avons pas eu accès durant de très nombreuses années. La culture paraguayenne s'est construite, en grande majorité, à l'extérieur.

Est-ce la raison pour laquelle vous signez votre premier long-métrage à 45 ans ?

Oui, bien sûr. Après trois courts-métrages, si je voulais faire un film, il me fallait un scénario très fort. Je suis donc venu à Paris où j'ai pu bénéficier de l'aide de la Cinéfondation pour écrire mon scénario.

Vous dites que l'idée du scénario des « Héritières », au casting quasi entièrement féminin, remonte à loin... Pour mes courts-métrages, j'avais principalement adapté des nouvelles ou des romans. Mais chaque fois me revenaient mes souvenirs d'enfance au Paraguay, entouré de beaucoup de femmes. La gouvernante qui s'occupait de moi, ma mère, quatre sœurs, beaucoup de tantes, de grands-tantes... Il fallait que je m'attache à cela dans mon premier film. Je voulais aussi réaliser un film qui soit le portrait de mon pays, d'une société qui sort des ténèbres. C'est pourquoi le début des *Héritières* est très noir, oppressant, avec des femmes confinées chez elles, sans que l'on voie le monde extérieur. Je voulais créer ce sentiment de claustrophobie, avec des plans très serrés. Même si la dictature est terminée, nous avons toujours l'impression de vivre dans une vaste prison.

En quoi cette classe de la petite bourgeoisie dont sont issues les femmes de votre film vous intéresse-t-elle particulièrement ?

Parce que cela me permet de parler de l'endroit d'où je viens et auquel je ne me sens plus appartenir. En 2012, lors du coup d'état parlementaire qui avait destitué le premier président de gauche du Paraguay, Fernando Lugo, j'avais détesté la façon dont les gens de ma classe sociale avaient réagi. Ils avaient soutenu cette action contre la démocratie avant tout parce qu'ils voulaient conserver leurs privilèges. Je me suis alors senti étranger à ma propre famille. Cela a été une grande tristesse et en même temps une merveilleuse opportunité. Car il m'a fallu chercher un autre endroit auquel appartenir. Ce qui m'est arrivé à ce moment-là, c'est ce qui arrive au fond dans le film à Chela quand elle perd son statut, à cause de la situation économique, et qu'elle s'aperçoit aussi qu'il y a d'autres choses dans le monde. Il y a beaucoup plus à découvrir que de s'enfermer dans une classe sociale.

Comment avez-vous travaillé avec les actrices ?

Nous sommes issus d'une société où il n'y a pas d'école de comédie, ni d'opportunité de carrières dans le cinéma ou le théâtre. [Margarita Irún](#) a fait du théâtre il y a cinquante ans, Ana Brun, très peu et il y a longtemps. Ce qu'elles ont apporté au jeu, à la place de la technique, c'est l'intensité de leurs propres vies, de leurs expériences. Parce que nous avons grandi dans un pays où nous n'avons jamais entendu notre langue parlée sur un écran, jamais vu nos villes sur un écran, le défi était difficile. Or, elles m'ont beaucoup aidé à comprendre que c'était un pays invisible, une classe sociale invisible. Le Monde.

ET AUSSI L'ENVERS D'UNE HISTOIRE (Serbie)

THE BOOKSHOP (Royaume Uni)

pour le printemps culturel FEMMES de la ville de Bourg en Bresse.